

Québec français

Quand la réponse des élèves devient une question pour le professeur

Claire Bélisle, Jean-Guy Milot, Madeleine Barrett, Monique Désy, Gilles Ouellette, Pierre Botuos et Bernard Lemieux

La communication orale
Numéro 25, mars 1977

URI : id.erudit.org/iderudit/56707ac

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Publications Québec français

ISSN 0316-2052 (imprimé)
1923-5119 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Bélisle, C., Milot, J., Barrett, M., Désy, M., Ouellette, G., Botuos, P. & Lemieux, B. (1977). Quand la réponse des élèves devient une question pour le professeur. *Québec français*, (25), 42-44.
Tous droits réservés © Les Publications Québec français, 1977

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne. [<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>]



Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. www.erudit.org

Quand la réponse des élèves devient une question pour le professeur

Qu'y a-t-il de plus simple que de distinguer le nom de l'adjectif des autres éléments du discours? Quand on veut amener les élèves à mieux maîtriser les phénomènes d'accord liés à ces mots, il semble utile sinon nécessaire d'amener les élèves à les identifier.

Une expérience apparemment malheureuse

Ayant l'intention de fabriquer des instruments susceptibles d'aider les élèves de Sec. I à maîtriser les accords entre le nom et l'adjectif, entre le nom-sujet et le verbe, lacune hautement décriée, nous avons décidé d'abord de vérifier si les élèves de ce niveau étaient capables de reconnaître dans un texte les noms et les adjectifs.

Pour ce faire, nous avons choisi trois courts textes, le premier décrivant une réalité concrète, tombant sous les sens, le deuxième, moins concrète, et le troisième, très abstraite.

Après avoir établi un échantillonnage touchant quelque deux cents élèves de différentes voies, nous nous sommes présentés devant les élèves pour leur expliquer nos intentions et leur donner la consigne suivante: « Dans les trois textes suivants, soulignez d'un trait les adjectifs et encerclez les noms ».

Les résultats compilés, voici le tableau d'une situation qui pourrait être jugée lamentable. Les pourcentages du tableau viennent du nombre d'élèves qui ont classé le mot dans une autre catégorie que celle qui convenait; R et A signifient respectivement Régulière et Allégée.

Tableau 1 — Premier test: Pourcentage des erreurs:

Noms	Voies		Adjectifs	Voies	
	R	A		R	A
« la route »	17%	52%	folle	21%	34%
« d'images »	25	46	transparente	25	64
« la chaux »	27	51	énorme	26	45
« de bois »	31	30	vieilles	18	25
« sans licou »	35	61	vieilles	58	41
« du mois »	28	56	content	34	51
« de mai »	44	55	vraie	39	54
« d'ardoises »	41	60	pleins	40	63
« l'émeraude »	34	70	plein	79	73
« en paix »	47	60	française	36	61
« au centre »	52	69	canadienne	54	66
« un amoureux »	34	65	fondamentale	47	54
« l'impression »	51	79	centrale	55	70
« de pas »	55	78	closes	63	75
« des alentours »	60	72	pimpant	63	73
« du vent »	81	79	pareils	70	76
etc...			etc...		

Est-il possible que plus de 50% des élèves placent le mot « impression » dans une autre catégorie que le nom? Comment expliquer ces résultats?

Nous sommes tentés de nous « bouffer » l'esprit d'affirmations toutes gratuites, du genre:

« Les élèves d'aujourd'hui n'ont pas la concentration de ceux d'hier. »

« Ils ne savent pas lire, encore moins écrire. »

« Ils sont de plus en plus attirés vers le monde de l'image. »

« Au cours primaire, l'enseignement du français est présenté dans un climat permissif. »

« Il y a un manque de planification dans les programmes d'études; le professeur enseigne ce qu'il veut, quand il le peut »... etc.

Toutes ces explications ne débouchent sur aucune solution concrète. Nous les considérons comme insignifiantes.

En cherchant à expliquer le comportement des élèves par d'autres raisons, nous sommes tentés de mettre en cause les conditions dans lesquelles le test a été passé. De tous les faits énumérés, nous nous arrêtons à celui-ci: les élèves ont fait le relevé des noms et des adjectifs *sans lire les textes*, et cela même si on leur avait demandé de les lire. Autrement dit, les élèves avaient traité les textes comme s'ils se trouvaient devant une liste de mots détachés. À notre avis, nous n'avions plus à nous étonner qu'un mot comme « vieilles », hors de son contexte syntaxique, ait été classé indifféremment dans la catégorie des noms ou des adjectifs. Nous n'avions plus qu'à conclure que le test ne permettait absolument pas de savoir si les élèves étaient capables d'identifier un nom et un adjectif.

Un autre test plus révélateur

Conscients du fait qu'un mot ne doit être classé dans une des catégories du discours qu'en tenant compte du contexte syntaxique, nous avons imaginé un test qui forcerait les élèves à tenir compte du contexte syntaxique. Voici le genre de question que nous avons formulée:

A- Lis attentivement les trois phrases suivantes:

1- Une *fumée* dense avait noirci les murs.

2- La viande *fumée* se conserve plus longtemps.

3- La cigarette qu'il avait *fumée* lui avait laissé un goût amer.

B- Dans laquelle des trois phrases le mot « *fumée* » est-il un adjectif?.....

Ce jeu d'opposition obligerait, à notre avis, l'élève à mieux tenir compte des éléments syntaxiques qui permettent de classer les